L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 19 AVRIL 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 19 AVRIL 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le conflit anglo-russe.

Nous avons déjà—il y a deux ou trois jours—traité la question du conflit anglo-russe en Orient, au point de vue des intérêts américains, ou, si l'on veut, louisianais. Si nous y revenons, aujourd'hui, ce n'est pas pour faire montre de nos sympathies pour les uns, de nos antipathies pour les autres—sentiments dont nous n'avons pas à occuper le monde—mais pour bien préciser la situation que cette lutte, si elle s'engage, doit nous faire, les conséquences qui doivent en résulter pour nous, les devoirs qu'elle nous impose.

Il ne nous plaît guère de voir les gens s'égorger entr'eux, qu'ils soient Anglais ou Russes, Indiens ou Européens, et, en cela, grâce au ciel, l'intérêt bien entendu se trouve d'accord avec l'humanité. Mais, puisque les deux adversaires sont en présence, puisque le choc entr'eux semble difficile à éviter, qu'il ait lieu des demain, ou que, par suite d'un compromis dicté par la prudence ou la paix, il soit ajourné à après-demain, c'est à nous de prendre nos précautions, de nous mettre en règle avec l'avenir. Quelque tournure que prennent d'ailleurs les événements, que la fortune favorise les Anglais—ce qui est difficile à supposer, à cause de la fausseté de leur situation—ou s'aperçoit à couronner l'effort des Russes—ce qui est plus probable, parce que ces derniers se trouvent sur leur propre terrain, et qu'en cela et les Asiatiques, il y a presqu'identité d'intérêts—ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'une guerre de cette nature éclatant dans l'Inde, et désigée peut-être à s'étendre en Europe, jettera forcément une grande perturbation dans l'économie industrielle et commerciale du monde. Toute notre culture du coton en souffrirait nécessairement. Il faudrait nous attendre à une grande diminution dans la demande, à une baisse considérable dans les prix. C'est là le résultat de toute levée de boucliers, en Asie aussi bien qu'en Europe; ici le ralentissement se traîne portativement d'accord avec les précédents et l'histoire. Nous sommes donc obligés de manœuvrer de façon à éviter les premières surprises de la crise commerciale.

Nous sommes loin de déprécier la culture du coton; elle a fait jusqu'ici la gloire, la puissance du Sud, la fortune de tout le pays, qu'elle peut se vanter d'avoir sauvé plus d'une fois d'une ruine au moins momentanée. Il y en est pas moins vrai qu'à la veille des événements dont nous sommes menacés, nous aurions tort de compter exclusivement sur elle. Plus que jamais aujourd'hui, il nous faut songer à varier nos cultures, à chercher des ressources nouvelles dans les céréales et l'élevage. Si, en tout temps, la plus vulgaire prudence nous engage à prendre une pareille mesure, à plus forte raison, en face de la perspective redoutable qui s'ouvre devant nous.

Il n'est pas possible que l'Angleterre se jette dans une guerre lointaine, sans que le commerce général en soit profondément affecté. Toute sa force réside dans son négoce. On dit que ses ennemis essaieraient-ils de l'attendre, se ce n'est sur mer, dans sa marine marchande? De la, la clôture à ses navires qui disparaîtraient plus ou moins de l'océan; de la aussi, l'interruption dans la vente de nos cotons dont une partie nous serait sur les bras, dont nous serions obligés de livrer l'autre partie à des prix rémunérés. La guerre est toujours une calamité, non seulement pour les belligérants, mais aussi pour les neutres, chez qui elle bouleverse toutes les conditions de la vie, en affectant l'activité industrielle, en opérant une baisse subite sur les prix des manufactures, et une hausse correspondante sur les articles de première nécessité. Il est donc sage de notre part de songer à subvenir le plus possible nous-mêmes à nos besoins, pour échapper à la crise, résultat naturel, forcé, d'une diminution dans nos revenus, d'un côté, et d'une augmentation dans nos dépenses, de l'autre. Près de ce devoir que le bon sens et le sentiment de ses intérêts les plus légitimes imposent au Sud, nous voyons s'en dresser un autre non moins important pour le gouvernement général. Nous avons besoin non-seulement d'une marine militaire plus puissante que la nôtre, pour nous mettre en état de faire face à toutes les éventualités, mais aussi et surtout d'une marine marchande nombreuse, pour prendre charge de toutes nos exportations, dont nous avons en, jusqu'à présent, l'imprudence de confier le transport aux navires anglais.

La situation est plus grave encore qu'on ne pense : c'est dans de pareils moments qu'une nation doit rentrer en elle-même, songer à réparer les fautes commises dans le passé et prendre toutes les précautions que commandent la sagesse humaine et la véritable politique, pour prévenir le retour des situations fausses où elle s'est mise, des dangers auxquels elle s'est exposée. Il nous semble qu'à la veille des événements qui menacent le gouvernement, le Congrès serait bien coupable de ne pas se construire immédiatement, coûte que coûte, une forte marine militaire et une forte marine marchande.

Mais la perturbation économique serait tout autrement grave encore si l'Inde, secouant le joug anglais, subissait l'impulsion des ennemis de l'Angleterre, réclamant, non plus seulement son autonomie, comme maintenant, mais son indépendance, et levait l'étendard de la révolte. Toute activité industrielle s'arrêterait alors chez elle. Elle ne produirait pas seulement du coton, comme nous, mais aussi et surtout, des céréales en grande quantité. On ne peut songer sans inquiétude à l'effroyable hausse qui aurait lieu sur les marchés européens et américains.

Nous savons bien que les dernières nouvelles semblent écarter pour le moment les dangers de guerre. Mais elles sont en contradiction manifeste avec celles de la veille et de la surveille; peut-être même celles de demain démentiront-elles celles d'hier. Le télégraphe nous a habitués à ces variations, et l'agiotage n'exerce malheureusement sur lui qu'une trop funeste influence. Rien, du reste de périlleux comme les menées de la diplomatie, et c'est au milieu des témoignages les plus chaleureux d'amitié et de sympathie que certains hommes d'Etat s'apprêtent à s'entredéchirer. Ne nous fions donc pas aux dépêches qui nous arrivent. Nous ne pourrions que nous réjouir de voir la paix se prolonger et la réconciliation s'opérer, mais travaillons comme si le premier coup de canon allait se faire entendre, comme si la lutte allait s'engager; non, n'aurons en tout cas qu'à en profiter. C'est moins encore en vue de la guerre que nous devons varier nos cultures qu'en vue de la paix. Nous ne sommes pas les seuls à pousser ce cri : semez moins de coton! nous ne nous faisons que l'écho de tous nos économistes, de tous nos agronomes, de tous nos hommes d'Etat. Nous n'en finirons pas s'il nous fallait citer tous les discours, tous les articles de revues industrielles et agricoles qui le répètent.

Semons donc moins de coton. Ne restons plus sourds, soit aux avertissements qui nous viennent de l'Orient, soit aux conseils que nous adressent les sages du pays; et puisque l'hiver, en se prolongeant, a retardé nos semailles, profitons-en pour commencer, dès à présent, cette réforme, la plus bienfaisante assurément, qui se puisse opérer dans tout le Sud et, particulièrement, en Louisiane.

Pas pour la Concurrence.

Presque tous les jours les agents préposés à l'Exposition particulière de Clark O. N. T. (Clark's O. N. T. Exhibit), sont interrogés sur la signification des mots "entered for display" "Not for competition", qu'on peut les lire sur les grandes enseignes en verre à chaque extrémité de l'espace qu'occupe cette exposition.

Pour satisfaire le public, qui prend un si vif intérêt à l'exposition en question, les fabricants de "Clark's O. N. T." croient devoir déclarer que quand ils se sont décidés à faire figurer leurs produits à l'Exposition Universelle de l'Industrie et du Centenaire du Coton à la Nlle-Orléans ils ne se sont proposés que de les faire connaître, sans aucune arrière pensée de concurrence. Il ne faut pas qu'il y ait sur ce point de malentendu.

Les fabricants de "Clark's O. N. T." ont été de redoutables concurrents dans toutes les grandes foires du monde, depuis que la première fut tenue à Londres, en 1851, jusqu'à celle de Paris en 1878, ils ont remporté les premiers prix partout où ils ont exhibé, et, comme Alexandre le Grand ils se reposent sur leurs lauriers, ayant déjà conquis le monde entier.

Les fabricants de "Clark's O. N. T." font d'aussi bons cotons en bobines que le permettent les meilleurs matériaux et les machines les plus perfectionnées; le public comprend aisément combien il serait oiseux, pour les quelques faiseurs de coton en bobines qui conservent le marché américain, de se faire mutuellement concurrence, d'année en année, à toutes les foires locales, sans résultats pratiques possibles.

Le "O. N. T. Exhibit" continue d'être l'une des attractions de l'Exposition, à tel point qu'il est inutile d'en indiquer l'emplacement dans le département des machines du Main Building. Les étrangers n'ont qu'à suivre la foule des visiteurs qui se dirigent tous les jours en ligne droite vers l'étalage qui est devenu comme un objet de pèlerinage.

Simon, 21 rue de l'Hopital, exécute de magnifiques photographies-cabinet à raison de trois dollars la douzaine.

Une Erreur Très Commune.

Depuis des jours beaucoup de dames qui ont visité l'Exposition particulière de "Clark's O. N. T." en revenant comme échantillon une bobine de coton "O. N. T." disent qu'elles font usage du coton "O. N. T." et quand les agents préposés à l'étalage leur demandent si la bobine est soigé ou BLANCHE, elles répondent invariablement que la bobine est noire.

Les fabricants de coton "O. N. T." se doivent à eux-mêmes et à leurs concurrents de déclarer que le coton en bobine de Clark O. N. T. est vendu autour d'une bobine BLANCHE, et qu'il n'a jamais été vendu autour d'une bobine noire. Les dames voudront bien remarquer que le coton en bobine de Clark "O. N. T." est vendu autour de bobines BLANCHES, et que l'étiquette du bas sur chaque bobine, porte ces lettres "O. N. T." Toutes les bobines ne répondant pas à cette description sont fausses.

Photographies des enfants faisant leur Première Communion une spécialité chez L. Robira rue Royale 245.

Depuis plusieurs mois, une panthère s'était installée dans un ravin profond situé en amont d'un douar dans la tribu des Treat, non loin de l'exploitation forestière de l'Oued, en Algérie. Les ravages faits par cet animal étaient si considérables que le djemaa, ou conseil municipal, se réunit pour délibérer s'il ne conviendrait pas d'émigrer afin d'échapper à ses persécutions. En effet, après de longues discussions, cet avis prévalut, et les indigènes transportèrent leur campement de l'autre côté de la vallée. Les tentes furent placées au milieu d'une vaste clairière et entourées d'une haie vive et épaisse.

Mais voilà que le soir même du jour où les tentes venaient d'être fixées, ce même animal la lupe se levait derrière la montagne, la panthère apparut sur la crête de la colline et enleva un gros mouton, à la barbe du respectable Si-Hassen-ben-Omar, kebir de l'endroit, qui écumait sa colère en imprécations dont les épithètes douces étaient : *Cheurd, ouled, kabba, etc.*

La panthère fit semblant de ne pas entendre ces injures, et emporta tranquillement son mouton, en jetant de temps à autre un regard de travers à Si-Hassen-ben-Omar dont la colère ne fit qu'empirer.

Mais c'est le lendemain que l'exaspération des indigènes fut portée à son comble par l'audacieuse conduite de cette panthère, qui, non contente de prendre dans le troupeau de bétail nécessaire à sa nourriture, semblait se compliquer à détruire les animaux domestiques pour le seul plaisir de mal faire. Elle pénétra dans l'enclos où était renfermé le bétail du douar, et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, elle abattit, de droite et de gauche, cinq moutons ou brebis, une vache qui n'était pas la plus maigre du troupeau, et elle blessa grièvement à l'épaule une pauvre génisse qu'on devait justement amener au marché le lendemain.

Après ce bel exploit, la panthère rentra dans la broussaille avec la tranquillité d'une personne qui vient de faire une bonne œuvre.

La stupéfaction des habitants fut si grande, à la vue de l'horrible carnage qui venait d'être accompli, qu'ils restèrent pendant cinq minutes muets et sans voix; mais ils ne tardèrent pas à rétablir le silence par un concert d'insultes, de cris, de lamentations et de malédictions.

Les femmes s'agrégnirent le visage, les hommes s'arrachèrent les cheveux, et le djoyad du douar monta sur un tertre pour réciter avec feu et que possible une sourate du Coran qui promet la géhenne, la fourche de Satan, la lapidation à ceux qui, sans respect de l'opinion publique, ne craignent pas de s'introduire, pour y mal faire, dans des jardins qui ne leur appartiennent point.

Puis, comme il faut toujours passer sur une bonne humeur sur quelqu'un, les objets de garde furent battus comme plâtre pour n'avoir pas averti, les femmes furent quelques-unes battues par leurs maris, les enfants reçurent quelques taloches bien appliquées, après quoi quelqu'un cpt la proposition pratique de ramasser les viandes gisant sur le sol, et de les faire cuire "pour ne pas les laisser perdre".

La perspective d'une confortable ripaille apporta quelque consolation parmi les assistants—surtout parmi ceux qui n'étaient pas propriétaires des animaux tués.

Le lendemain, le djemaa s'assembla autour d'un grand plat de couscous, et tint conseil sur la gravité de la situation. Beaucoup d'avis furent émis, beaucoup d'expédients proposés. On allait se séparer sans avoir rien résolu, quand le nommé Mohamed-ben-Salah, grand chasseur de sangliers et tireur habile, intervint et dit qu'il se chargerait de débarrasser le pays de l'animal féroce, dût-il pour cela, faire le sacrifice de ses jours. Ce fut un cri de joie unanime; chacun vint féliciter le courageux Mohamed-ben-Salah. Le vénérable Si-Hassen-ben-Omar lui fit hommage d'une amulette, et vers le soir notre chasseur partit, ayant en bandoulière un vieux fusil à pierre de deux mètres cinquante de long, qui ne tirait que quatre fois sur cinq.

—C'est la meilleure arme de la tribu.

Comment s'y prit-il? Employa-t-il la ruse ou l'audace? Personne ne le sait; mais un fait certain, c'est que dernièrement le panthère enragée faisait son entrée à Bône, pendue en travers sur un mulet. Elle fut colportée chez divers marchands pelletiers, et acquise par l'un d'eux moyennant 180 francs.

En outre, Mohamed-ben-Salah a touché la prime donnée par l'Etat, à ceux qui détruisent un animal féroce de cette catégorie.

Photographies des enfants faisant leur Première Communion, une spécialité, chez L. Robira, rue Royale, 245.

Nazon, le paysagiste français, entre un beau jour dans un incommensurable magasin de nouveautés.

—Que désire monsieur? Que demande monsieur? Que faut-il à monsieur?

—Je veux un mouchoir.

—Un mouchoir, très bien, monsieur.

Nazon traverse alors, à la suite du commis, une longue file de galeries, fait déployer, l'un après l'autre, je ne sais combien de pièces d'étoffes, et après beaucoup d'hésitation, il se décide pour des carreaux bleus.

—Vous me donnerez un mouchoir là-dedans!

—Un mouchoir, bien, monsieur; et avec ça, monsieur?

—Avec ça, je me moucherai, imbécile!

—L'aïeul de la petite Alice est presque centenaire.

Une de ses petites compagnes lui demandant, l'autre jour :

—Quel âge a donc ton grand-père?

—Chut! fit-elle; ne parle pas si haut, je crois que le bon Dieu l'a oublié.

La *Liberte* :

....Quant à ce qui concerne le différend de l'Angleterre et de la Russie, nous concevons très bien qu'on le suive et l'observe avec cette anxiété légitime que provoque toujours le conflit de deux aussi grandes puissances. Nous sommes nous-mêmes profondément affligés à l'idée que le moindre incident sur les frontières de l'Afghanistan pourrait faire éclater la guerre, et nous faisons les vœux les plus sincères pour que la modération des gouvernements de Londres et de Saint-Pétersbourg termine pacifiquement leur regrettable débat. Mais, en mettant les choses au pire, une guerre entre les Russes et les Anglais, dans l'Asie centrale, ne peut évidemment ni nous toucher, ni nous engager sous aucun rapport. Nous ne voyons aucun intérêt ni aucune combinaison de nature à nous faire sortir, en ce cas d'une neutralité absolue.

Alors, pourquoi nous alarmerions-nous plus que de raison? Si même nous étions mus par des considérations d'égoïsme, que d'autres peut-être auraient vis-à-vis de nous en semblable occurence, nous pourrions nous dire que la lutte qui affaiblirait la Russie et l'Angleterre, et, pour longtemps peut-être, les détournerait sur mer et sur terre de la politique continentale et de la politique coloniale, serait plus profitable que nuisible aux puissances neutres. Mais nous ne sommes pas de ceux qui spéculent sur les malheurs d'autrui, et nous nous bornons à constater que, rien ne pouvant nous entraîner dans l'action, nous resterions simples spectateurs de la bataille.

Les erreurs du téléphone:

Le *Bulletin du Téléphone* rapporte un amusant quiproquo téléphonique :

Un abonné du réseau parisien demande au bureau central à être mis en communication avec son médecin.

L'abonné.—Ma femme se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

Le médecin.—Elle doit avoir la malaria.

L'abonné.—Que faut il faire?

Au ce moment l'employée du bureau change par erreur la communication et l'infortuné mari reçoit la réponse d'un mécanicien qui donne une consultation au propriétaire d'un moulin à vapeur.)

Le mecanicien.—Je crois qu'à l'intérieur elle est couverte d'excoriations et plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez la refroidir pendant la nuit, et le matin afin de la chauffer prenez un marteau et frappez la vigoureusement. Mettez vous ensuite d'une façon d'arrosage à forte pression et lavez la énergiquement.

A son grand étonnement, le médecin n'a plus jamais revu son client.

Voulez-vous des photographies parfaitement ressemblantes, et artistement exécutées? Allez chez Simon, 21 rue de l'Hopital.

Photographie.— La photographie est un art autre mal pratiqué; certaines épreuves sont elles assez tel et si bien fouillées pourquoi l'on les y a laissées; sont-elles si habituées du tribunes tandis que d'autres épreuves sont obscures et impatées? Il y a dans des photographies dont le mérite est grand, et d'autres dont le talent est non seulement contestable, mais en cote médiocre on nul. Nous rangeons parmi ces produits M. Simon dont la vogue s'accroît tous les jours et dont les atelier et les salons sont situés au No 21 rue de l'Hopital. Ses belles photographies cabinet ne coûtent que $3 la douzaine. Voir aux annonces.

Dictionnaire pas sérieux.

Chamage.—Musique en sourdine—plus souvent accompagnée du violon. Tout le contraire du théâtre—c'est celui qui paie qui chante.

Parvain.—En cas de malheur remplace le père. Perdu beaucoup de son prestige—ne sert guère qu'à la Noël et au Jour de l'An.

Cîga.—Célèbre pour nous avoir fourni le mot Pékin—aussi pour son sucre et sa bouteille à l'encre. (Voyez Ferry.)

Ballo.—Article qui ne s'enlève pas qu'avec le *gaz*.

Fidèvre.—Substantif féminin ne s'accordant pas toujours avec amour. (Voyez divorce.)

Rasoir.—Se dit parfois d'un ami—s'il l'est trop on le fait repasser. (Pas le rasoir.)

Cuite.—Avoir une cuite conduit souvent à la perte de l'équilibre—j'ai eu, tu as eu une cuite. (Très usité.)

—Et la garde qui veille à la porte du Louvre n'en défend pas les rots?

Eom.

Photographies des enfants faisant leur Première Communion, une spécialité, chez L. Robira rue Royale 245.

La fabrication du fil est son origine.

Il y a quatorze instiques Pierre Clark, un des ancêtres des messieurs Clark, que la fabrication d'un fil a rendu célèbres dans les deux hémisphères, donnait au moulin à la première filature. Jusqu'alors, le fil se faisait surtout avec du lin. Il est impossible de dire combien de temps encore il en eût été avec, si Napoléon Bonaparte, en semparant de Hambourg, n'eut pas détruit tout le lin qu'on y trouvait. Les filatures de fil furent donc dans la nécessité de trouver une substance qui remplaçât le lin.

Cette substance fut découverte par Pierre Clark qui eut l'idée de doubler et de tordre avec soin du coton filé. Il le trouva pas simple que le fil de lin pour la couture et l'usage en rapandit rapidement. C'est donc à M. Pierre Clark que revient l'honneur d'avoir le premier fait du fil de coton et de l'avoir mis en bobine. En d'autres termes, Peter Clark peut être appelé le père de la bobine de fil de coton. Il y a un peu plus de vingt ans que les frères Clark tournent leurs regards vers les Etats-Unis d'Amérique, bien plus vaste et plus nouveau champ pour le développement de leur énergie et de leur esprit d'entreprise. Il faut le reconnaître, leur succès a été phénoménal. Aucune qualité de fil n'a gagné la faveur publique aussi vite que le *Clark's O. N. T. Spool Cotton*.

Ce celèbre fil s'répandu dans tous les grands centres du monde, a conquis le premier rang parmi les fils de coton, et ce, à cause de sa réelle valeur.

Les filatures du *Clark Thread Company* sont à Newark dans le New Jersey, plus de 5000 personnes y sont employées. C'est un gendre de M. George A. Clark, à son énergie aussi qu'est due la création des vastes filatures. Elles seront regardées dans leur magnificence comme un monument qui perpétuera la mémoire du regretté défunt auquel l'Amérique doit une des plus grandes contributions individuelles à ses intérêts commerciaux et industriels.

Lorsque M. George A. Clark vint en Amérique la première fois il s'aperçut que toutes les qualités de fil en vogue n'étaient faites que de fibres n'allant qu'au No. 40. Doué d'une grande perspicacité, il crut deviner que l'introduction de la machine à coudre, cette sœur du Télégraphe, accélérerait la fabrication d'une nouvelle qualité de fil. Vite, il se mit à l'œuvre et dota le peuple américain du célèbre "Clark's O. N. T." Spool Cotton" à six fibres, de tous les numéros depuis 8 jusqu'à 100, alors que toutes les filatures fabriquaient encore tous fils de six fibres jusqu'au No. 40 seulement.

Les fabricants du Clark O. N. T. sont fiers d'être les premiers et les plus grands des fabricants de fil de l'univers. Les temps à autres, ils font des statistiques sous les yeux du public, faisant connaître l'importance de leurs filatures à Newark, N. J., à Paisley, Ecosse, et le personnel de leurs employés.

La dernière année a été meilleure pour tous les fabricants de fil. Leurs affaires ont dévoré d'une manière sérieuse. Néanmoins, les fabricants du Clark O. N. T. spool cotton n'ont pas seulement gardé leurs filatures en pleine activité, mais y ont fait de améliorations. Ils ont agrandi de 1er jour de cette année.

Ces mesures font une exposition des plus attrayantes à la Nouvelle-Orléans et invitent cordialement le public à la venir voir. Ils signalent à l'attention la machine dite : *automatic spooling machine*, la seule à l'Exposition.

Cette machine enroule plus de 6000 bobines par jour, juit à la fois. Les huit bobines vides sont placées sur une tringle, et, après que 200 yards de fil ont été enroulés, sur chacune d'elles, le fil est retenu dans une petite incision faite sur la couronne de la bobine. Les bobines pleines sont remplacées par des bobines vides, et ainsi de suite, le travail se poursuit incessamment.

Cette machine est entièrement automatique, et sa perfection est si merveilleuse, qu'une seule jeune fille peut la faire fonctionner; son travail ne consiste qu'à remplir les navettes de fil, et à remplacer dans les auges les bobines pleines par de vides.

Les fabricants du "Clark O. N. T." donnent à chaque visiteur une bobine de leur fil, et leur demandent respectueusement d'en faire l'essai. Ce fil a conquis sa grande popularité par sa souplesse et son excellente qualité à l'usage des machines. Il n'a pas d'égal même pour la couture à la main.

Ces messieurs prient les dames de se rappeler que le véritable fil Clark O. N. T. est enroulé sur des bobines blanches et non sur des bobines noires, comme c'est l'impression générale, et que porte les lettres O. N. T.

Photographies des enfants faisant leur Première Communion, une spécialité, chez L. Robira, rue Royale, 245.

Un magnétiseur comparaissait un cour d'assises.

—C'est le moment de vous montrer, lui dit son avocat, tâchez d'endormir les gendarmes.

Et il ajouta avec force :

—Moi, je me charge des juges!

$3 la douzaine, voilà tout ce que demande Simon, l'artiste bien connu (21 rue de l'Hopital) pour des admirables photographies-cabinet.

Un habitant d'une commune voisine de Chauny a failli se décapiter lui-même et d'une façon peu commune. Il souffrait d'une rage de dents, et, comme il ne voulait à aucun prix se mettre entre les mains du dentiste, il imagina un procédé qui, en lui arrachant la dent et la gencive, faillit lui arracher la tête et la vie. Il attacha à sa dent malade une longue ficelle! au bout de cette ficelle, il fixa une grosse pierre et monta dans son grenier. Là, penchant la tête en dehors de la fenêtre, il lâcha la pierre. La pesanteur, agissant en vertu de la distance parcourue et de la vitesse acquise, produisit un choc si violent quand la corde fut tendue, qu'une partie de la mâchoire se détacha avec la dent malade et que le cou fut fortement ébranlé.

—Votre mari est-il chasseur? demandait-on à Mme de L....

—Oui, répondit-elle, mais si maladroit, que j'ai toujours peur que son fusil n'éclate de rire.

MARIAGE.

LLOVERAS — PRATS — Marié samedi 18 avril 1885, par le T. R. Père Rouzel, en l'Eglise de l'Annonciation, M. BENITO LLOVERAS de San Feliu de Guixols, Espagne à Mlle AGUEDA PRATS, de la Nouvelle Orléans.

Décédée, le 15 avril 1885, dans la paroisse Terrebonne, Lse., à l'âge de 80 ans et 9 mois Dame EMILIE BRIGITTE THIBODAUX veuve du juge L. Barras.

Décédé hier 19 avril 1885 à 5 1/2 heures de l'après midi à l'âge de 4 ans et 6 mois, AUGUSTE LABAT fils du Pierre Labat et d'Adele Mergy. Les amis et connaissances de la famille ainsi que les officiers et membres de la Société Française sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu AUJOURD'HUI à 3 heures de l'après midi. Le convoi partira de la rue Bayou, encoignure Johnson.

SERVICE FUNÈBRE.

Un service funèbre sera célébré MARDI 21 avril à 8 heures du matin à la Cathédrale St. Louis pour le repos de l'âme de feue Dame JATASSIN. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de la famille Coustat, sont respectueusement priés d'assister à la cérémonie religieuse.

De la part de son époux. 19avr—2t

B. TREMOULET,
Sue Dauphine, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouges de Malaga de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq.
Portes de Bandomas & Co, Offley, Oramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en vogue.
Vieux Whiskies Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc
AUX PLUS BAS PRIX.

Spiritualisme.—Les esprits des trépassés communiquent de suite les habitants de ce globe terrestre. Les spiritualistes prétendent que ces esprits sont fort de voir le prouver et cet pourquoi ils invitent le public à assister à des séances dans lesquelles ils doivent faire apparaître et demain à 1468 Fellows Hall.

Bureau de Lamm's Fireless Engine Company No 28, rue Carondelet. Avis. Les actionnaires pour l'élection des directeurs se réunissent au bureau de la compagnie le LUNDI 27 avril 1885, entre 10 heures du matin et 2 heures de l'après-midi au bureau de la compagnie.

Le transfert des livres sera clos du 25 avril au 5 mai 1885 inclusivement.

EDWARD L. HALL
19 avril—19 mai 3 4 Secrétaire

SPIRITUALISME.

Tous ceux qui désirent être convaincus que les Esprits existent et se meuvent en ce monde et communiquent avec les mortels et qu'la vie continue après la mort, qu'après la mort, qu'après la vie, ils n'existent pas, qu'ils ne sont pas les ombres des hommes et des statistiques sous les yeux du public, faisant connaître l'importance de leurs filatures à Newark, N. J., à Paisley, Ecosse, et le personnel de leurs employés.

La dernière année a été meilleure pour tous les fabricants de fil. Leurs affaires ont dévoré d'une manière sérieuse. Néanmoins, les fabricants du Clark O. N. T. spool cotton n'ont pas seulement gardé leurs filatures en pleine activité, mais y ont fait de améliorations. Ils ont agrandi dès le 1er jour de cette année.

Ces mesures font une exposition des plus attrayantes à la Nouvelle-Orléans et invitent cordialement le public à la venir voir. Ils signalent à l'attention la machine dite : *automatic spooling machine*, la seule à l'Exposition.

Cette machine enroule plus de 6000 bobines par jour, juit à la fois. Les huit bobines vides sont placées sur une tringle, et, après que 200 yards de fil ont été enroulés, sur chacune d'elles, le fil est retenu dans une petite incision faite sur la couronne de la bobine. Les bobines pleines sont remplacées par des bobines vides, et ainsi de suite, le travail se poursuit incessamment.

Cette machine est entièrement automatique, et sa perfection est si merveilleuse, qu'une seule jeune fille peut la faire fonctionner; son travail ne consiste qu'à remplir les navettes de fil, et à remplacer dans les auges les bobines pleines par de vides.

Les fabricants du "Clark O. N. T." donnent à chaque visiteur une bobine de leur fil, et leur demandent respectueusement d'en faire l'essai. Ce fil a conquis sa grande popularité par sa souplesse et son excellente qualité à l'usage des machines. Il n'a pas d'égal même pour la couture à la main.

Ces messieurs prient les dames de se rappeler que le véritable fil Clark O. N. T. est enroulé sur des bobines blanches et non sur des bobines noires, comme c'est l'impression générale, et que porte les lettres O. N. T.

Photographies des enfants faisant leur Première Communion, une spécialité, chez L. Robira, rue Royale, 245.

—INTERMÈDE—

6e	Gavotte "Piano Solo" Mlle Berthe Pemberton	Godard
7e	Air "Galathée" Mlle Jeanne Faure.	Massé
8e	Rêverie "Violon Solo" M. H. Bayon.	. . .
9e	Paul et Virginie Mme Pemberton Blanchard	Massé
10e	Si tu savais "Mélodie" Mlle Jeanne Faure. Accompagnateur Mme H. Bayon	Balfe

19avril—2f

MUSÉE ET THÉATRE COLOSSAL A 10 cts., DE ROBINSON
126 RUE DU CANAL.
VISITEZ LE GRAND
Rendez-vous de Famille
AUJOURD'HUI
NOUVEAUX ATTRAITS!
BARNELLO,
La Salamandre Humaine
RICK FAMILY,
Curiosité musicale.
MAGGIE MINNOTT,
La femme la plus petite du monde.
Grand Congrès d'Albinos!
ET AUTRES BELLES
Représentations Théâtrales!
25 ARTISTES ETOILES
Ouvert tous les jours, 10 à 10
ENTRÉE POUR TOUS, 10c.
19 avril—1f

Photographie
21
rue Hopital.
Simon
Photographies -Cabinet, supérieurement finies.
$3 la douzaine $3
19 avril—2m Mar Jeu Dim

P. WERLEIN,
135 RUE DU CANAL.
Le plus grand assortiment de PIANOS aux prix les plus réduits et aux conditions les plus faciles.
19avril—1f

Bureau des Assureurs d'Eist. Paroisse d'Orléans Hôtel de Ville. Nouvelle-Orléans, Dimanche 19 avril 1885. Avis. Conformément à l'article premier de la loi de l'Etat en vigueur pour quelques compagnies d'assurances immédiatement sous la section 22 de la loi 186 de 1882 dit de revenue, le tableau d'assurance du 1 mai 1885 des différents districts d'assurance de la paroisse d'Orléans seront exposés au bureau pendant vingt jours du 1er mai au 20 mai inclusivement pour être examinés et corrigés. Les contribuables sont instamment priés de profiter de l'occasion qui leur est offerte pour faire valoir les objections qu'ils peuvent avoir contre l'évaluation des assurances et pour contester l'exactitude de la manière portée sur le tableau.

W. B. BROCKETT
12 avril—au 20 avril Président

Bureau de la compagnie du chemin de fer de la rue Bienvenue. Les actionnaires de ladite compagnie sont prévenus qu'une assemblée générale des actionnaires aura lieu à l'Hôtel de Ville, à 11 h du matin, le 21 avril prochain, pour l'élection des directeurs et pour tout autre affaire de la compagnie.

F. C. BRICHER
Agent Consulaire de France
12 avril— Saint Paul, Minn.

LISEZ
Le Canadien des Etats-Unis,
Le plus grand journal hebdomadaire de langue française de New-York.
En vente TOUS LES LUNDIS, A MIDI, chez M. BILLARD, coin de Chartres et Bienville, et chez M. FOURNIER, 154 rue Royale.
Le numéro 5 cents.

Fabrique de cornichons Crescen City.
(Crescent City Cornice Works.)
BACKUS & BRISBIN,
Cornichons et doigts de dames en vinaigre. Chaque pot portant le nom, brevet de Bayou, sky-high 247 à 251 rue Magnolia.
19 avril—1m VILLE-ORLÉANS

LA CRÉOLINE,
—OU—
La liqueur Malakoff des dames et des familles.
ALPHONSE WALK,
94 et 96 rue Conti,
Seul propriétaire créateur

SECOND
GRAND FESTIVAL DE MAI,
Séance pyrotechnique, Bal, Fête champêtre et Concert-promenade,
DONNÉS PAR
L'Association de Bienfaisance Young Sons of Louisiana,
AUX FAIR GROUNDS,
DIMANCHE, 17 MAI 1885.
Les dames ne seront admises qu'avec des invitations. Entrées **50 sous** pour messieurs et dames non-sociétaires. Chaque Jeudi l'achat des priviléges d'exploitation de buvette et de restaurant du susdit festival seront reçus jusqu'au 1er mai 1885 par J. J. Mainfortet, rue Passage de la Bourse et rue Conti.
Le Comité se réserve le droit de rejeter une ou toutes les soumissions. 19avril—

Concert Complimentaire
OFFERT A
Mlle JEANNE FAURE,
PAR MESDAMES
J. H. OGLESBY.

Thos. Hunton,	C. Laffite,
E. Von Meysenbeg	Alfred Moulton,
J. Mullen,	Newton Richmond,
A. H. Rice,	Chas. Whitney,
J. Guthrie,	J. L. Leitch,
Gilbert Phelps,	J. M. Reiman,
A. B. Brittin	J. Bordz,
Cuth Stocomb,	I. H. Stauffer,
Gilbert Green,	Jas. A. Lafargue,
H. Beer,	Lucas E. Moore,
J. Abligo,	Miles Moise,
A. Bohn,	Alph. L. Dix,
T. S. Kennedy,	V. Meyer,
F. P. Poche,	D. Chaffraix.

À L'OPÉRA FRANÇAIS,
MARDI, 21 AVRIL 1885, à 8 h. P. M.
BILLET $1 00
Comité de Réception.
M JULES ALDIGE, chairman

M. James J. Clark,	M. S. P. Walmsley,
M. W. A. Peters,	M. Ringold Brunsacan,
M. B. M. King,	M. W. A. Branch,
M. E. N. Violet,	M. Maurice Brierre,
M. W. H. Robinson,	M. Blaise Jamison,
M. Georges Aldige,	M. Ed. Herndon,
M. Geo. B. Penrose,	M. ira A. de Rouljes,
M. E. T. Merrick, Jr.,	M. Jamel Tegnière.

Pianos fournis par la maison L. Grunewald. On pourra se procurer des places réservées au magasin de Grunewald, lundi et Mardi, de 10 heures a. m. à 5 h. p. m.

—PROGRAMME—

1re Presto "Piano Solo" ..... Mendelsohn
Mlle Berthe Pemberton.
2e Air "La Reine de Saba" ..... Gounod
Mlle Jeanne Faure.
3e Faust "Violon Solo" ..... Allard
M. H. Bayon.
4e Air "Traviata" ..... Verdi
Mme